

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

AU FOYER DE MON PRÉSBYTÈRE, *Poèmes et Chansons*, par M. l'abbé Apollinaire Gingras. Québec : A. Côté & Cie., 1881.

De la poésie..., c'est une aubaine encore assez rare, malgré le nombre de ceux qui font des vers. N'est pas toujours poète qui prétend l'être. Mais M. l'abbé Gingras est certainement au nombre des natures privilégiées qui ont reçu, en naissant, le feu sacré de la poésie. Le recueil qu'il offre aujourd'hui au public le prouve. Ce qui l'inspire, c'est en premier lieu la foi, l'amour de la religion et de l'Eglise. Le prêtre, chez M. l'abbé Gingras, ne se sépare pas du poète. Ses chants n'ont pas seulement pour but de plaire : il veut toujours *faire du bien*. Si parfois les souvenirs du foyer paternel et des joies de l'enfance, à jamais disparues, le jettent dans la mélancolie, il secoue bientôt cette tristesse, légitime pourtant, mais énervante. Il entend la voix de l'Évangile :

“ Quand on a le ciel pour patrie,  
Pour famille le genre humain  
La tristesse est une folie  
Et l'ennui n'est qu'un fruit malsain.”

La pièce intitulée : “ Religion et Patrie, ou monseigneur de Laval,” est une des plus remarquables du recueil. La grande figure du saint prélat y est tracée de main de maître. L'inspiration y est soutenue et la forme poétique irréprochable. Nous signalerons ensuite “ Le vieux calvaire,” “ Ce que dit tout bas la lampe du sanctuaire et “ Peine inconnue, ou l'enfant mort sans baptême.” Ce dernier poème a un caractère à la fois original et touchant. Le tableau du “ comperage ” est plein de vie et d'animation ; de même que l'amère tristesse qui succède à la joie quand on découvre que l'enfant est mort avant d'avoir pu être baptisé, et l'inconsolable douleur de la mère sont rendues avec beaucoup de pathétique. Sous le titre : “ Dieu fit l'éternité pour l'amour.” nous trouvons les lignes suivantes :

“ Aimer ” n'est pas encor toute la soif suprême ;  
C'est aimer et toujours posséder ce qu'on aime !  
Voilà ce que tout bas rêve le cœur humain.  
Mais Dieu, quand il créa, fit si bien chaque chose :  
Au firmament l'étoile ; au vert buisson la rose ;  
Au cœur, urne sans fond, — l'éternité sans fin.

Après Dieu, la patrie, pour notre poète. Avec quel enthousiasme il raconte la grande fête nationale du 24 juin 1880 ! Avec quel amour il décrit l'admirable panorama que l'on découvre du haut de la terrasse Frontenac !

Ma terrasse, je t'aime ! et si l'on veut sourire,  
Voici tout le secret qui fait chanter ma lyre :  
Mon pays, dont ici je sens battre le cœur,  
Rayonne, palpitant, dans ta riche splendeur !

M. Gingras comprend et il sait rendre en accents harmonieux l'ineffable langage que la nature, la mer, les montagnes, les forêts, les oiseaux, les fleurs font entendre au cœur du poète. Les vers qu'il adresse à ses amis révèlent une âme tendre, sympathique et dévouée, mais la foi est toujours là pour purifier et élever ces sentiments. Dieu, la patrie, la nature, l'amitié, voilà donc ce que chante notre poète, et ses chants sont vraiment dignes des sujets qu'il a choisis. Il y a là du cœur, de l'esprit, du naturel, de la fraîcheur. Sans doute, toutes les pièces qui composent ce volume ne sont pas d'un égal mérite, mais si l'on a pu dire du chantre immortel de l'*Odyssee* :

....*quantoque bonus dormitat Homerus.*

il ne faut pas s'étonner si la jeune muse de M. l'abbé Gingras a parfois des faiblesses ou des oublis. Ainsi l'*Anathème à la colline de Gelboë* manque de couleur locale. Ce n'est plus là le langage de la Bible. Quelques-unes des *Chansons populaires* qui se trouvent dans la dernière partie du recueil nous semblent d'un genre trop *sans- façon* pour avoir place dans un volume de véritable poésie.

Nous dirons aussi (car M. l'abbé Gingras n'est pas homme à s'offenser d'une critique bien intentionnée), qu'il ne paraît pas toujours donner assez d'attention à la forme, qu'il ne se préoccupe pas assez de donner à l'idée une expression à la fois juste et poétique. La rime ne semble pas venir à ses ordres comme une vassale obéissante, et souvent, il paraît lui sacrifier le sens et la clarté, l'attirer par une périphrase ou l'accrocher à une cheville. Ce sont les misères du métier. Pour en triompher, il faut du travail et du travail encore.

“ Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.”

Nous conseillerons aussi la lecture attentive et assidue des maîtres, tant anciens que modernes.

J. DESROSIERS.